

création d'une marine canadienne, composée de navires construits au Canada, par des ouvriers canadiens, avec des équipages recrutés au Canada et commandés par des officiers canadiens. Je ne pouvais blâmer le chef du parti libéral de dire que cette marine canadienne servirait à protéger les côtes du Canada et à renforcer la marine britannique en temps de guerre et j'avais pour me justifier de penser ainsi le fait de l'Australie.

De son côté, M. Bourassa entreprenait un grand mouvement contre le projet de sir Wilfrid Laurier. Je le crus sincère. Mais ma désillusion fut complète quand, en 1911, je le vis faire cause commune avec les impérialisants de l'Ontario et avec l'élément le plus malsain de notre pays, les orangistes, en vue, non seulement de battre en brèche la politique du parti libéral, mais bien surtout en vue d'abattre son illustre chef.

On ne m'en voudra pas de dire que je ne pouvais comprendre qu'un homme de la valeur de M. Bourassa et qu'un journal comme le "Devoir," tous deux se proclamant les champions de notre race et les adversaires irréductibles de l'impérialisme se soient mis à la remorque d'un fanatique comme Wilison et d'un organe "jingo" comme le "Toronto News."

De ce jour je n'eus plus confiance dans le chef nationaliste ni foi en sa doctrine ; dans celui qu'autrefois j'aurais proclamé un des plus grands patriotes du Canada, je ne voyais plus qu'un démagogue.

Depuis la guerre, l'attitude de M. Bourassa ne m'a fait que regretter de plus en plus de m'être si bêtement trompé, et alors que le parti conservateur, bien à tort il est vrai, voulait tout sacrifier dans cette guerre au salut de l'Empire, et que le parti libéral demandait la coopération du Canada pour le triomphe de la civilisation sur la barbarie, on vit M. Bourassa, consciemment ou inconsciemment, **METTRE SA PAROLE ET SA PLUME AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE.**

Si étonnant que paraisse cet avancé, je compte établir péremptoirement qu'il est fondé. Et la tâche me sera facilitée par M. Bourassa lui-même, dont je citerai, le plus possible, les écrits et les discours.

De cette façon, on ne pourra m'imputer aucun moyen subtil, non plus qu'aucune intention de ternir l'éclat du nom de notre "illustre compatriote." Et je demande qu'on voie dans l'exposé de ce travail bien plus une contribution à l'histoire qu'une oeuvre de polémique et si parfois on est tenté de trouver trop sévères mes jugements et trop dures mes expressions, qu'on songe d'autre part que M. Bourassa n'est pas celui de nos écrivains qui ménagent le plus ses mots et ses termes.

Ce modeste ouvrage n'aura sûrement pas la valeur littéraire et oratoire des écrits du directeur du "Devoir" ou des discours du tribun nationaliste ; mais, au moins, pourra-t-il se réclamer d'être une oeuvre de bonne foi, une oeuvre de justice et de réparation.

Qu'on l'accueille ainsi, et j'aurai réalisé mon unique ambition.

E. ROUX.

Montréal, 2 mai 1917.